

Sale temps

L'aurore repousse les derniers voilages de la nuit vers l'ouest pour composer, à l'est, la plus belle fresque aux tons balançant entre l'orange et le pourpre : c'est maître soleil qui s'étire, se lève et joue... Les étoiles s'ôtent alors de la voûte céleste, graduellement livrée à l'éclairage d'un jour nouveau. Les vagues, tout à l'heure noyées dans l'obscurité et qui ne se signalaient que par leur bruit rageur gonflé par les vents du large, sont maintenant bien visibles : un volcan aux crêtes écumantes et empourprées par le sang et or de l'astre naissant, explosant en un charmant ballet de pépites qui fusent comme des gerbes coruscantes... La lumière est maintenant plus forte et les nuances de tout à l'heure s'éclipsent : la plage s'offre aux yeux dans toute sa nudité, dévêtue par le jour qui installe sa clarté partout.

C'est une plage tranquille, éloignée du mouvement des hommes et de leurs assourdissants moteurs. Seul le bruit des vagues, maintenant calmées, vient périr sur le sable. Les mouettes papotent calmement en attendant le départ des fragiles barques. Quelques petits métiers appartenant à des jeunes. Et comme certains départs de harragas se font à partir d'ici, la situation n'a pas été toujours facile. Des contrôles de la gendarmerie, ou de la Marine, en mer, se font inopinément et il faut, à chaque fois, présenter les papiers...

La matinée avance mais le rivage reste désert. Une plage entière, rien qu'à moi ? Oui, de novembre à mai, il n'y a pratiquement personne ici en matinée. Maintenant, le soleil est presque au zénith. Les pêcheurs sont partis et les mouettes s'ennuient moins. A l'horizon, quelques bateaux de marchandises attendent leur tour d'accéder au port. La vie s'active. Les travailleurs des restaurants débarquent...

Quand la chance leur sourit, les jeunes pêcheurs rentrent avec une bonne prise. Le merlan, pêché de bon matin et lavé à l'eau de mer, sera tout à l'heure dans nos assiettes. C'est un véritable régal ! Le poisson de cette corniche a des qualités particulières.

Le resto que je préfère est celui qui a une petite terrasse donnant entièrement sur la mer. Le spectacle est féérique et couvre presque tout le golfe. Cette bâtisse, totalement livrée aux hurlements de la Méditerranée qui lui fait face, n'est guère protégée du côté de la terre ferme et lorsque les deux vents, l'un venant de la mer, l'autre des hauteurs de l'Edough, s'y rencontrent, c'est une mélodie unique qui se joue. On a l'impression d'être dans un paquebot fouetté par les puissants courants du large. Cette épave de béton me fait penser à un navire qui a déjà coulé avant de prendre le large.

Ceux qui y viennent pour la première fois sont éblouis. L'autre jour, un Européen est resté éberlué devant le changement des couleurs qui cavaient comme un second ciel devant ses yeux troublés. Je connais trop bien la mer pour savoir que quelquefois, lors des grandes tempêtes, elle joue son opéra à cœur ouvert : elle passe par toutes les nuances du bleu et du vert. De l'azur à l'émeraude. Parfois, il y a juste un trait olivâtre tiré d'un bout à l'autre de la baie, au milieu d'un océan reflétant la couleur variable du ciel.

Cette terrasse où nous nous serons est ouverte sur le néant, l'immense vide azurée, à peine parcouru par les traînées écumeuses et lactescentes que laissent derrière eux les quelques chalutiers fatigués de courir le poisson. Mais il est encore plus beau ce resto quand il est plein de vie. Il y a le vieux sage, combattant oublié d'une guerre qui a enrichi ses copains et l'autre, le loup des mers, capitaine de gros navires en retraite, qui a sillonné toutes les mers et qui vient ici pour une partie de rami, les yeux rivés sur le bout d'océan qui s'offre à lui. Il ne peut plus vivre sans la mer. Il y a l'industriel qui court toujours derrière la

richesse ; pas celle que procure le fric — il en a beaucoup —, mais la richesse qui naît des rencontres, la richesse des cœurs. Et il y a l'artiste qui ne vient jamais sans sa guitare, le chanteur chaâbi qui improvise des vers aussi tendres que les regards de ces filles en détresse, rescapées des nuits agitées de la corniche, épaves jetées ici et là par les vagues de la vie : elles rient et elles chantent derrière leurs épais maquillages. Elles attendent quelques billets de banque qui tardent parfois. Elles partiront alors vers leur vie de tous les jours, dans l'une de ces bagnoles brinquebalantes qui attendent en bas : les « fraudeurs » ! Une fois installées dans la voiture, elles s'empressent de se démaquiller, astiquant leurs frimousses si vigoureusement qu'elles se font mal, comme si elles voulaient ôter la sale peau de la nuit passée... Il y a les retraités qui oublient qu'ils furent cadres ou simples ouvriers, et qui se mêlent à la foule qui chante, maintenant, un célèbre couplet de Guerrouabi : « Si j'avais vingt ans... » Encore un et je va !

Parfois, il y a même les harragas en partance vers le large et ses promesses. J'en ai vu des dizaines tracer leurs plans à quelques mètres d'ici... Je les ai montrés à mon ami Amar Laskri, une fois qu'il passait par là. Il avait regretté de ne pas avoir sa caméra. Ce jour-là, nous les avons vus partir vers la mort. Le surlendemain, la presse annonçait leur naufrage à quelques milles du Cap de Garde. Leur souvenir me hante à chaque fois que je viens ici et que je reste de longues heures face à la mer qui les a engloutis. Leurs visages reviennent hanter les lieux. Ils étaient jeunes, beaux, forts. Ils nous faisaient signe de la main quand le moteur a ronflé et que la petite embarcation s'est élancée à travers les eaux calmes de ce midi pesant. Ils étaient deux ou trois et devaient récupérer leurs copains du côté de la grande plage de Djenan El Bey...

Un profond sentiment de culpabilité m'envahit. Au lieu de leur répondre par un banal geste et un « Bon vent ! » qui



Par Maamar FARAH
maamarfarah20@yahoo.fr

résonne encore dans mes oreilles comme une trahison, nous aurions pu les empêcher de partir. Mais qu'aurions-nous pu leur dire : « Restez et votre avenir sera beau » ? Nous ne savons pas mentir et eux n'entendaient déjà que le tumulte du large ; ou peut-être les appels des anges qui les attendaient à quelques milles de là...

Je suis revenu ce matin pour jeter une rose à la mer. Le soleil est fatigant, odieux. Il nous bouffe notre ciel comme un envahisseur barbare. D'habitude, nous nous satisfaisions de notre temps froid et de notre ciel couvert. Nous aimions l'hiver pour ce qu'il est mais aussi parce qu'il annonçait le printemps. Et maintenant, que faire ? Le printemps est là, en plein hiver, et il ne peut annoncer le printemps, ni l'été d'ailleurs. Nous avons eu un automne estival et ce sale soleil, de plus en plus aveuglant, de plus en plus agressif, n'a pas voulu s'éclipser comme à ses habitudes ! C'est la fin du monde ! Peut-être pas de tout le monde, mais de notre monde à nous, de nos hivers à nous, de nos saisons et de la belle attente du printemps. Quand il fait beau tout le temps, nous n'attendons plus rien. Rien de rien... A quand une belle tempête pour mettre fin à ce sale temps ?

M. F.

Le Soir sur Internet :
<http://www.lesoirdalgerie.com>
E-mail : info@lesoirdalgerie.com

POUSSE AVEC EUX !

Par Hakim Laâlam

hlaalam@gmail.com
@hakimlaalam



Le placard à balais qui fâchent !

Sommet africain d'Addis-Abeba. A l'issue de 30 minutes d'entretien avec le patron du FCE, Ali Haddad, le Président éthiopien commet l'irréparable.

Il se livre au TPI !

Alain Juppé a évité les sujets qui fâchent lors de sa visite en Algérie. Je vais finir par croire que tous les sujets qui fâchent sont confisqués aux visiteurs étrangers qui foulent notre sol, dès l'aéroport, à leur arrivée chez nous. J'imagine très bien une sorte de pièce entièrement dédiée aux sujets qui fâchent. Un espace discret au sein de l'aéroport Houari-Boumediène et où seraient entreposés tous les sujets qui fâchent. Une sorte de placard à balais, mais des balais aux poils revêches et aux manches vicieusement tordus. Oh ! Attention ! Il ne s'agirait pas de procédure violente, voire fortement inamicale. Non ! Je pencherais plutôt pour une sorte d'accord tacite entre le visiteur et les visités, c'est-à-dire nos frères du Palais. Les étrangers qui sont programmés pour un voyage d'affaires et de travail et d'amitié indexée sur le cours de leurs présidentielles et sur celui de l'euro pourraient ainsi voyager avec leurs sujets qui fâchent. Au départ de Paris ou d'une quelconque autre capitale occidentale, ils grimperaient dans leur appareil avec, dans leurs bagages, bien rangés, les sujets qui fâchent. Mais, à leur arrivée, et une fois les fleurs et le l'ben servis, ils savent qu'ils doivent faire un petit crochet discret par le « vestibule à sujets qui fâchent ». Il est

convenu entre toutes les parties qu'il ne s'agit là que d'une simple formalité de passage, n'occasionnant pas trop de retard sur l'agenda général de la visite en elle-même. D'ailleurs, sur place, dans cet espace où sont entreposés les sujets qui fâchent, il y a un personnel formé spécialement à cette tâche. Des professionnels qui, à force d'exercice et de pratique sur le long terme, ont affiné leur technique. Ils accueillent les visiteurs étrangers avec de larges sourires. Les invitent à déposer les sujets qui fâchent en leur possession sur la table, bien en évidence. Ensuite, ces préposés procèdent méthodiquement à l'étiquetage de ces idées qui fâchent et à leur rangement dans des casiers numérotés. Et tout en souhaitant un bon séjour à nos illustres invités, les personnels du placard à sujets qui fâchent précisent tout de même qu'il sera loisible aux voyageurs de les récupérer intacts, à leur départ, au moment de reprendre l'avion retour. De source proche du placard en question, on m'affirme que tous les visiteurs ne récupèrent pas leurs idées qui fâchent. C'est loin d'être systématique. Certains les oublient là, dans cet espace de l'aéroport d'Alger. Mais toujours aussi méticuleux, les responsables du placard à idées qui fâchent tiennent tout de même à rappeler qu'à l'identique de la procédure propre aux objets trouvés, les propriétaires d'idées qui fâchent entreposées à Houari-Boumediène ont une année et un jour pour les récupérer. Au-delà de ce délai, ils peuvent toujours fumer du thé et rester éveillés à notre cauchemar qui continue.

H. L.